

## AIX-EN-PROVENCE : UN JARDIN EXTRAORDINAIRE

Parvenus à Aix, Waltheym et sa suite se logent dans les auberges de la Masse et de l'Etoile, situées dans la rue des Auberges, partie basse de la rue Espariat actuelle, au voisinage du couvent des Augustins et à proximité de la porte de Marseille. Attestées respectivement depuis 1351 et depuis 1363, elles sont parmi les plus anciennes de la ville. Parmi les plus belles aussi. Avec trois salles, huit chambres, dix-huit lits, la Masse est un des meilleurs logis qu'offre la capitale de la Provence. Seule l'auberge de la Couronne la dépasse en capacité de logement. Tous les indices concordent pour situer la Masse au second rang des hôtelleries aixoises : la valeur de l'inventaire de son mobilier, le montant de la rente demandée à l'exploitant. L'Etoile, en revanche, est un logis de qualité moyenne <sup>1</sup>.

Curieusement, Waltheym lors de son séjour à Aix ignore les souvenirs magdaléniens qui s'attachent à cette « belle ville ». A la différence de Münzer, il ne va pas vénérer à la cathédrale Saint-Sauveur les reliques de saint Maximin, « confesseur de la bienheureuse Madeleine ».

Aix, pourtant, s'est affirmé comme sanctuaire magdalénien dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne la bulle de Pascal II du 28 mars 1102 qui range les fêtes de sainte Marie-Madeleine et de saint Maximin au nombre des plus grandes solennités de la cathédrale, celles que l'archevêque célèbre revêtu du pallium. Une lettre émanant, selon la copie XVIII<sup>e</sup> qui nous en est parvenue, de l'archevêque Rostaing de Fos (1056-1082), mais que l'on doit, comme l'a montré V. Saxer, dater du pontificat de Gui de Fos (1186-1212) relate que « saint Maximin et la bienheureuse Marie-Madeleine continuèrent leur chemin jusqu'à Aix dont le peuple fit de saint Maximin son évêque. Il fut un parfait serviteur de Dieu et construisit dans la ville une église en l'honneur de la résurrection du Saint Sauveur, consacra les autels de ses

---

1. Cf. Noël COULET, *Aix-en-Provence. Espace et relations d'une capitale (milieu XIV<sup>e</sup> s.-milieu XV<sup>e</sup> s.)*, Aix, 1988, pp. 319-351

propres mains et y déposa des reliques provenant du tombeau du Seigneur et d'autres que nous ne connaissons pas. » Il s'agit de l'oratoire du saint Sauveur ou « sainte chapelle » qui subsista jusqu'en 1808, entouré d'une particulière vénération. Le texte poursuit : « Il vécut dans le service du Sauveur et mourut en paix en même temps que sainte Marie-Madeleine. Des deux saints nous possédons le sépulcre ». « Là reposent divers corps saints », écrit de son côté Münzer, mais il ne nomme guère que les reliques de Saint Maximin. La seule mention d'un pèlerinage à une sépulture aixoise de la Madeleine est due à Joinville, évoquant le passage de saint Louis par Aix en 1254. Avant de se rendre à la Sainte-Baume : « Li roys s'en vint par la contée de Provence jusques à une citei que on appelle Ayx en Provence, là où l'on disoit que le cors à Magdeleine gisoit ». Le franciscain Fra Salimbene qui visite Aix en 1248 et se rend comme Louis IX à « la caverne où sainte Marie-Madeleine a fait pénitence » n'associe pas la ville à Marie-Madeleine, mais seulement à saint Maximin : pour lui, si le comte a choisi Aix pour capitale, c'est par révérence envers saint Maximin qui fut archevêque de ce lieu<sup>2</sup>.

Ce n'est pas le souvenir de Maximin qui retient l'attention de Waltheym, mais la capitale. Les seuls sites qu'il visite sont le palais et le jardin. Le palais est à la fois la résidence du comte et le siège du gouvernement du comté. Ce bâtiment qui s'élevait à l'emplacement de l'actuel palais de justice a aujourd'hui disparu. Sa démolition, décidée en 1776, fut achevée entre 1784 et 1786. Le noyau de cette construction était un ensemble d'édifices antiques : deux tours rondes (tour du Trésor et tour du Chaperon) et un mausolée. Ces vestiges sont intégrés dans un complexe de bâtiments qui restent mal connus et dont on ne peut restituer le plan de manière satisfaisante avant le XVII<sup>e</sup> siècle. La tradition attribue à tort au roi René l'initiative d'importants remaniements de cet édifice. Les chantiers dont on a conservé trace pour son règne concernent en effet des travaux de portée limitée. Le rôle de ce prince se borna à orner la façade principale, à l'est, d'un grand plat de terre cuite émaillé décoré à ses armes qu'il fit incruster au-dessus de la porte d'entrée<sup>3</sup>.

Le roi René, René I, qui a succédé en 1434 à son frère Louis III, adopté l'année précédente par Jeanne II, reine de Jérusalem et de Sicile, s'est définitivement installé en Provence à la fin de l'année 1470<sup>4</sup>. Il partage son temps entre plusieurs résidences, son palais d'Aix, son château de Tarascon où il

2. Victor SAXER, « Origines du culte de Marie-Madeleine à Aix-en-Provence », *Bulletin de la société nationale des Antiquaires de France*, 1954, pp. 148-151 ; id., *Le culte de Marie-Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1959, t. 1, p. 95-108, t. 2, p. 212-213 ; Rollins GUILD Jr., « La cathédrale d'Aix-en-Provence. Etude archéologique », Paris, 1987, p. 109-118.

3. Jean BOYER « Le palais comtal d'Aix, du roi René à 1787 », dans *Aspects de la Provence*, Marseille, 1983, pp. 55-56.

4. Françoise ROBIN, « Les chantiers des princes angevins : 1370-1480 : direction, maîtrise, main-d'œuvre », dans *Bulletin Monumental*, 1983 et du même auteur, *La cour d'Anjou-Provence. La vie artistique sous le règne de René*, Paris, 1985, p. 99 sqq.

réside lors du passage de Waltheym, sa maison de Marseille, ses bastides à Gardanne, aux portes d'Aix et de Marseille<sup>5</sup>. L'intendant au gros trousseau de clés qui fait visiter au pèlerin allemand les appartements royaux est sans doute le concierge du palais comtal, Jean de Metz. Il est mentionné pour la première fois en 1462, lorsque Jean Huet, évêque de Toulon, dresse l'inventaire du meuble du palais « en présence de Jean de Metz, concierge du palais (*custos dicti palatii*) », lequel, « ouvrant avec les clés les serrures des portes du palais », le conduit par les pièces et lui montre le mobilier. Jean de Metz occupe cet office au moins jusqu'en 1480<sup>6</sup>.

C'est également en sa compagnie que Waltheym se dirige vers le jardin du roi qui s'étend à proximité de la ville, mais au-delà des remparts, ce qui explique la nécessité de franchir un pont qui enjambe les fossés. Ce pont se voit toujours sur le plan de Belleforest gravé au XVI<sup>e</sup> siècle. Pour l'atteindre, Waltheym a dû traverser la vaste esplanade qui s'étend au sud du couvent des Prêcheurs. Cet espace de promenade, souvent encombré par les tas de bois déchargés par les transporteurs, qui est aussi le lieu de prédilection des représentations de mystères fera l'objet, une dizaine d'années plus tard d'une opération d'urbanisme concertée créant la première grande place de la capitale. La naissance du jardin date, elle, du premier long séjour que René fit en Provence, du printemps 1447 à la fin de l'été 1449. Entre mai 1447 et août 1448 le roi acquiert les terrains nécessaires à ce projet : le grand verger de Michel Matheron, secrétaire du roi, deux autres vergers appartenant à deux autres notaires et une quinzaine de parcelles de dimensions plus modestes. L'ensemble coûte près de 2.000 florins. L'aménagement en est terminé avant la fin de 1449. Le jardin est bordé à l'ouest par le rempart (cf. le fossé cité par Waltheym) et touche au nord-ouest au couvent des Prêcheurs ; il atteint au sud la porte de Saint-Jean et à l'est le portail du clos Sainte-Claire. Il couvre donc, pour le situer dans la topographie présente de la ville, l'espace compris entre la place des Prêcheurs, la rue Portalis, le boulevard Carnot et la rue de l'Opéra. Le récit de Waltheym est la seule description qui nous soit parvenue de ce jardin<sup>7</sup>.

Dès sa création, comme en témoigne un bail à rente de 1449, le jardin ou verger du roi comprend un certain nombre de bâtiments : logis du roi et logis du sénéchal avec leurs vergers. Un inventaire de 1461 énumère cinq édifices : une grande demeure à l'usage du roi, la « maison de monseigneur le sénéchal », le logis de monseigneur de Calabre » (Jean, fils aîné du roi) et, plus modestes, « l'oustel de la vigne » et la « maison du jardin ». La résidence

5. Albert LECOY DE LA MARCHE, *Le roi René*, Paris, 1871 ; Noël COULET, Alice PLANCHE, Françoise ROBIN, *Le roi René, le prince, le mécène, l'écrivain, le mythe*, Aix, 1982. Christian de MERINDOL, *Le roi René et la seconde maison d'Anjou*, Art. Emblématique, Histoire, Paris, 1989.

6. G. ARNAUD D'AGNEL, *Les comptes du roi René*, t. II, Paris, 1909, p. 212, *ibid.*, III, Paris, 1910, p. 242.

7. N. COULET, « Jardin et Jardiniers du roi René à Aix » dans *Cadres de vie et société dans le Midi médiéval. Hommage à Charles Higounet. Annales du Midi*, 1990, 275-286.

royale est un véritable palais-bis qui compte 24 pièces. Le roi y a un appartement comprenant trois chambres, dont une de parement, et un bureau « écritoire », la reine y dispose aussi d'un appartement. On y trouve une cuisine, une saucerie, une fruiterie, une panneterie, une bouteillerie<sup>8</sup>. René y réside fréquemment, comme en témoignent les nombreuses lettres dictées de son jardin<sup>9</sup>. Ces logis ont été agrandis en 1463 date à laquelle est construite une galerie dont le tracé est très visible sur le plan de Belleforest. Cette galerie est à la fois un élément de circulation facilitant l'accès aux chambres et un promenoir ouvert sur les plates-bandes du jardin<sup>10</sup>. Elle donne également sur la Cosse, le cours d'eau qui traverse le jardin et sur l'un des moulins qu'elle fait tourner. Le terrain acquis de Matheron est traversé par la Cosse dont le cours se prolonge vers la porte Saint Jean où elle alimente un abreuvoir. Lorsque Michel Matheron s'en rend propriétaire, en 1435, il y avait déjà sur cette parcelle deux moulins, alors en ruines. Il les fit réparer et en construisit un troisième. Le roi René en fera bâtir un quatrième. Les deux moulins supérieurs sont incorporés aux logis royaux édifié dans le verger royal. L'eau, en effet, est un des éléments du plaisir des jardins : « jaillissant des fontaines, canalisée vers les viviers, l'eau devient aussi, en elle-même, un agrément, un décor supplémentaire<sup>11</sup>.

A proximité des logis se trouve la volière, qui mérite le nom de « jardin » que lui donne Waltheym en raison des arbres qui y sont plantés pour servir d'abri aux oiseaux « variés et étranges » que le roi y entretient. Cette cage est mentionnée dans une quittance de 1463, consécutive aux nouveaux aménagements des logis du jardin dont une façade regarde sur la cage (« *in domo dicti jardini super cabiam* »). Elle l'est aussi dans un inventaire du jardin de 1472 qui précise qu'elle se situe au bout de l'allée neuve, « lo lonc de lallée nove en tirant a la gabia »<sup>12</sup>.

Les documents d'archives qui nous sont parvenus, pièces comptables des archives comtales ou actes notariés, éclairent les seuls aspects utilitaires du jardin : les prés où pâturent les vaches qui procurent au roi le beurre dont il ne peut se passer, les carrés de légumes qui approvisionnent la cuisine du palais et dont le surplus est vendu à l'Herberie sur la place du marché. Le récit de Waltheym est le seul témoignage dont on dispose sur le jardin d'agrément rempli d'herbes odorantes, de fleurs parfumées et d'arbres portant des fruits exquis. Mais il exprime son émerveillement plus qu'il ne décrit les lieux, à l'exception de ce promenoir ombragé où l'on s'engage en entrant dans le jardin. Peut-être est-ce à l'édification de ces murs qu'ont travaillé les deux maçons piémontais qui réclament dès 1448 le règlement des sommes qui

8. G. ARNAUD D'AGNEL, op. cit., t. II, p. 223-234.

9. A. LECOY DE LA MARCHE, *Le roi René*, Paris, 1871, p. 455, 458, 459, 470, 471, 477.

10. Sur les galeries dans les demeures princières de René, cf. F. ROBIN, op. cit., p. 119-120.

11. *Ibid.*, p. 118.

12. G. ARNAUD D'AGNEL, op. cit., t. I, p. 14 ; A.D. BDR, 306 E 402 bis, non folioté, 16 octobre.

leur restent dues pour les travaux qu'ils ont accomplis dans le jardin du roi, un ouvrage non défini de pierre et de terre revêtu de chaux et de sable. Les deux parois sont aménagées pour servir de support à un jardin suspendu et à une vigne dont les rameaux recouvrent des arceaux, formant ainsi une treille en forme de voûte. Ce mode de culture des vignes est bien attesté à Aix depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. Une treille apparaît à l'arrière plan du retable de saint Mitre, peint à une date voisine du séjour de Waltheim à Aix. Mais il s'agit d'une treille sur pergola différente du dispositif décrit par Waltheim, dont on ne connaît pas d'équivalent.

Le récit de Waltheim fournit également l'unique information dont nous disposons sur l'existence d'un personnel affecté à l'entretien, non seulement du jardin d'Aix, mais des jardins du roi dans ses différentes résidences. Françoise Robin s'est, à juste titre, étonné de ce silence des sources comptables : « Assez curieusement, il ne semble pas qu'un personnel spécial soit toujours attaché à l'entretien du jardin »<sup>13</sup>. Les seuls personnages qui apparaissent dans la documentation sont le « jardinier du roi », concierge des bâtiments et administrateur du domaine, à cette époque Nicolas Giénot, dit « Nicolas du jardin » et les « ortolans », jardiniers professionnels, souvent d'origine ligure, qui prennent de lui à rente le potager du jardin du roi.

Noël COULET

---

13. F. ROBIN, *op. cit.*, p. 117.